

2015

n°1



façons de penser l'avenir

tiré à part

Pensées

vives

***Le Monde tel qu'il sera* d'Émile Souvestre : anticipation et saint-simonisme**

ALEXANDRE PAGE

CHEC

Penser l'avenir est, et a toujours été une préoccupation importante des auteurs et des artistes, qu'il s'agisse d'un futur lointain, proche, optimiste ou pessimiste. Cette préoccupation devint particulièrement grande au XIX^e siècle, période de bouleversements multiples, et qui, plus que toute autre sans doute, s'est projetée vers l'avenir. Au milieu d'un corpus d'ouvrages nombreux, cette étude va, plus spécialement, s'arrêter sur une publication : *Le Monde tel qu'il sera*. Il s'agit d'un ouvrage publié d'abord sous forme de livraisons entre 1845 et 1846, puis édité en un volume illustré en 1846 par Coquebert. Son auteur est Charles-Émile Souvestre¹. Ce dernier, né à Morlaix en 1806, était surtout connu jusqu'en 1846 pour des recueils de poésies teintés de romantisme sur la Bretagne, des romans régionalistes, s'inspirant de la tradition orale bretonne dont il nourrissait son œuvre. Écrivain engagé, notamment contre les injustices de son temps qui touchaient les petites gens, républicain convaincu, rien ne le prédestinait néanmoins à devenir avec *Le Monde tel qu'il sera*, un pionnier de l'anticipation.

Au préalable de cette étude, il convient de poser d'emblée un problème terminologique concernant la nature de cet ouvrage, puisque celle-ci est sujette à débat.

1 À son sujet nous renvoyons à l'ouvrage de Bärbel Plötner, *Redécouvrir Émile Souvestre, années de jeunesse : 1806-1837*, Morlaix, Skol Vreizh, 2013.

Il y a en effet beaucoup de tergiversations quant à savoir si le livre de Souvestre est dystopique, ou anti-utopique voire contre-utopique. Le problème terminologique relève essentiellement du fait que les auteurs ne s'accordent que très rarement sur le sens des mots qu'ils emploient, parlant tour à tour et sans forcément de distinction, de dystopie, d'anti-utopie, de contre-utopie, de disutopie... Il ne s'agira pas ici de prendre position pour l'une ou l'autre de ces définitions, mais *Le Monde tel qu'il sera* correspond, par certains aspects, à la définition de la dystopie émise par Corin Braga, auteur d'une thèse en 2008 sur cette problématique². La dystopie serait alors une forme d'anti-utopie, mais ayant le particularisme de s'intéresser prioritairement à la question de l'ordre social, et dans laquelle il n'y a pas nécessairement de fatalité inexorable. En quelque sorte la dystopie laisse ouverte l'idée que la société future négative qu'elle décrit peut être renversée. Ce qui est le cas dans *Le Monde tel qu'il sera*. Néanmoins Braga apporte un complément important à sa définition : la dystopie est vouée à correspondre à un futur plausible³. Ainsi l'utopie et son extrême anti-utopique ne pourront par définition jamais correspondre à une réalité physique, à l'inverse de la dystopie. L'ouvrage de Souvestre ne répond pas pleinement à un futur plausible. Il est souvent excessif, parfois absurde, et le futur de Souvestre, sans se rattacher clairement à une anti-utopie, n'est pas non plus totalement plausible et réaliste. Cependant chaque auteur apporte ses nuances, et par exemple,

2 Braga Corin, *De l'utopie à la contre-utopie aux XVI-XIX^e siècles*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de Jean-Jacques WUNENBURGER, Lyon III, 2008.

3 « De plus l'utopie et l'antiutopie retomberont dans la classe de l'impossibilité historique, et l'eutopie et la dystopie dans la classe sinon de l'imminence du moins de la plausibilité historique. » Corin Braga, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », in *Metabasis, philosophie et communication*, n° 2, septembre 2006, p. 15.

Tom Moylan considère qu'il y a des dystopies pessimistes, c'est-à-dire sans échappatoire possible.⁴

Quoi qu'il en soit, anti-utopie ou dystopie, *Le Monde tel qu'il sera* propose une vision de l'avenir qu'un lecteur contemporain est capable d'interpréter comme un monde pire que son propre monde.

Appréhender l'ouvrage de Souvestre dans son intégralité dans le cadre d'une courte étude aurait été peu probant, tant l'auteur s'ingénie à détailler, préciser, et présenter son futur dans sa globalité, en prenant en compte tous les aspects d'une société « moderne ». Aussi ne sera traité ici qu'un aspect du livre, à savoir sa relation avec le saint-simonisme. Souvestre en effet, lorsqu'il écrit *Le Monde tel qu'il sera* est un saint-simonien repent, et son ouvrage, en fait, loin d'être un simple texte d'anticipation, est aussi, au demeurant, un pamphlet piquant contre les thèses idéologiques de Saint-Simon et de ses disciples.

Trois points en particulier seront étudiés, à savoir la question de l'industrie, la question de la politique, et la question du cosmopolitisme, trois points qui ont beaucoup nourri les réflexions des saint-simoniens, et que Souvestre s'engage particulièrement à combattre. En fait, la projection futuriste de ce dernier est très liée à sa vision des transformations de son temps, et notamment, l'emprise de plus en plus forte des nouvelles idéologies du XIX^e siècle.

Avant d'appréhender la question saint-simonienne, il convient d'apporter quelques repères par rapport à l'ouvrage lui-même, et de l'explicitier quelque peu. *Le Monde tel qu'il sera* se

4 Moylan fait en effet la distinction entre dystopie optimiste « utopienne », et dystopie pessimiste « antiutopienne ». (Moylan Tom, *Scraps of the Untainted Sky : Science Fiction, Utopia, Dystopia*, Boulder (États-Unis), Westview Press, 2000).

présente comme une série d'observations du monde futur, en l'an trois mille précisément, où le spectateur est invité à aller à la bibliothèque, au poste de police, dans les arcanes du pouvoir, à la manière d'un ethnologue découvrant une nouvelle civilisation. Le fil conducteur du livre, c'est le duo de héros, Marthe et Maurice. Un jeune couple idéaliste. Ils croient en effet au progrès, et voyant leur monde où subsistent misère, souffrances, maladies, ils pensent que le monde de demain sera bien meilleur, à l'aune des nouvelles théories du XIX^e siècle. Le XIX^e siècle voit en effet une explosion de nouvelles utopies, de nouvelles philanthropies, qui, s'appuyant sur les changements brutaux de la société industrielle, devinrent pour certaines très populaires. C'est vers ces gens-là que Maurice va chercher ses réponses sur l'avenir, et dès le premier chapitre, Souvestre évoque le cas du fouriérisme, et surtout celui du saint-simonisme. Initiée par Saint-Simon, dans le premier quart du XIX^e siècle, et théorisée dans plusieurs ouvrages, cette doctrine repose principalement sur deux piliers. Tout d'abord la notion d'égalité. Les tenants du saint-simonisme souhaitent, à terme, parvenir à une société bannissant les privilèges de naissance et mettant en œuvre le concept d'une juste répartition des richesses selon la proportion des mérites et des œuvres de chacun (ce qui n'implique pas d'ailleurs une égalité de classe). Une égalité qui a ses limites encore, comme le rappelle Jean-Luc Yacine dans son ouvrage *La Question sociale chez Saint-Simon*, qui souligne les craintes de Saint-Simon quant à l'égalité politique⁵. Aussi il n'est pas question de suffrage populaire dans la doctrine saint-simonienne.

Deuxième point essentiel, la domination de l'économie. Ainsi le monde selon Saint-Simon doit-il reposer essentiellement

5 « L'idée d'égalité est fautive, quand elle est prise dans un sens absolu, et son application politique du suffrage populaire, qui met le pouvoir entre les mains des ignorants est un désastre, car elle a fini par engendrer une forme de gouvernement impraticable ». Yacine Jean-Luc, *La question sociale chez Saint-Simon*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 195.

entre les mains des ingénieurs, des scientifiques, des industriels, et chercher à atteindre son objectif d'égalité et de bonheur des peuples *via* la productivité, seul moyen, selon Saint-Simon, de donner du travail à tous et d'éradiquer ainsi pauvreté et misère tout en nourrissant aussi la nécessaire solidarité entre les hommes. Pour Saint-Simon d'ailleurs, l'État n'est finalement qu'une grande entreprise, dont la direction serait partagée entre trois chambres, composées des personnalités ci-dessus évoquées. En fait, pour lui, la France ne se remettrait pas de la perte de ses grands chercheurs, entrepreneurs, artistes, mais pourrait se remettre de la perte du roi et de sa cour, ou même de quelconques gestionnaires. Du coup, il conviendrait de donner le pouvoir aux premiers. Les disciples de Saint-Simon furent d'ailleurs parmi les principaux leaders de l'âge industriel en France, à l'instar de Ferdinand de Lesseps, d'Émile Pereire ou d'Alphonse Lavallée. Le canal de Suez, les travaux haussmanniens à Paris, sont considérés comme quelques-unes des grandes entreprises saint-simoniennes du XIX^e siècle.

Le saint-simonisme a une importance prépondérante dans *Le Monde tel qu'il sera*, car Souvestre a adhéré à cette théorie à la fin des années 20⁶, alors qu'il était encore étudiant et que cette idéologie était en pleine expansion. Il en sera d'ailleurs un des partisans les plus vivaces, allant jusqu'à fonder une revue porteuse de l'idéologie saint-simonienne à Nantes⁷. Il va aussi en 1829 ouvrir une école pour filles dans la même ville, mu par le souci d'égalité de l'œuvre saint-simonienne. Et finalement, le Maurice de l'histoire, c'est un peu Souvestre lui-même, qui, partant l'esprit baigné de l'utopie saint-simonienne, va, au fur et à mesure des

6 Bärbel Plötner, spécialiste d'Émile Souvestre, considérait sa grande période saint-simonienne entre 1828 et 1831. (Plötner Bärbel, « Entre la Bretagne et Paris, la genèse saint-simonienne d'un romancier républicain : Émile Souvestre au tournant de 1830 », dans Philippe Régner, *Études saint-simoniennes*, Lyon, PUL, 2002, p. 207).

7 Il s'agit de la Revue de l'Ouest, qui fut publiée de manière très éphémère entre septembre et novembre 1831.

pages, en revenir. Souvestre, en effet, rompit de manière brutale dans les années 30 avec l'utopie de sa jeunesse, et revint, au contact de la ruralité de sa région natale, à cette doctrine chrétienne « traditionnelle » qu'il voyait peu avant comme concurrente, qui l'éloigna du saint-simonisme, et lui fit prendre conscience d'un certain abandon des vertus humaines face aux progrès d'une industrialisation forcenée.

Cette question de l'industrie dans *Le Monde tel qu'il sera* est prépondérante. Elle arrive très vite dans l'ouvrage, et, du début à la fin, apparaît en fait comme une constante dans *Le Monde tel qu'il sera*, montrant l'importance que lui accorde Souvestre. Marthe et Maurice se retrouvent dans le monde futur *via* le rêve, s'endormant tous deux en songeant au monde de demain. Et c'est le personnage de John Progrès⁸ qui vient les chercher, lequel mérite description. Il est ainsi habillé de caoutchouc, porte des guêtres en drap anglais, une chaîne dorée par le procédé Buolz, une canne de fer, et un portefeuille empli de coupons d'actions industrielles. Il ressemblait, déclare Souvestre, « à un banquier compliqué d'un notaire »⁹ et était assis sur une locomotive avec, derrière lui, un daguerréotype Le Chevalier. Dès cette première description de l'an 3000, Souvestre livre une quasi-caricature de l'homme du monde industrialisé, offrant une vision cocasse sans doute, et assez inquiétante, du progrès. Le progrès industriel, grande assise du saint-simonisme, grande assise plus généralement du XIX^e siècle, dominé par la mécanisation, les manufactures, les inventions dont Souvestre se fait l'écho dans son paragraphe.

8 Le choix d'un prénom britannique n'est pas un hasard, le Royaume-Uni étant, par excellence, le pays de la révolution industrielle, d'autant plus dans cette première moitié du XIX^e siècle.

9 Souvestre Émile, *Le Monde tel qu'il sera*, W. Coquebert, Paris, S.D. [1846], p. 9.

Cela est d'ailleurs une constante du *Monde tel qu'il sera*, Souvestre adjoignant régulièrement à ses observations du futur un adjectif relevant de l'industrie ou de la science pointue, comme pour mieux appuyer sur la pénétration de celles-ci dans le quotidien. Ainsi, ce même petit personnage tend-il aux héros une carte de visite lithographiée. La lithographie qui passe pour un des premiers moyens de reproductibilité artistique de grande échelle avant la démocratisation de la photographie.

L'autre constante, c'est la vision éminemment noire que jette Souvestre sur l'industrie. Dès leur arrivée en l'an trois mille, Marthe et Maurice se réveillent ainsi à Tahiti, rebaptisée Île du Noir-Animal, car devenue un lieu où se bousculent les « gros industriels » pour obtenir des ressources. Dans ce monde, le premier personnage qu'ils rencontrent, si l'on excepte donc John Progrès, c'est M. Omnivore. C'est un personnage très intéressant, car il est à la fois homme politique et archétype du « productiviste » selon Souvestre. Le texte est très explicite sur son cas :

Il [M. Omnivore] exploitait les générations éteintes comme on exploitait ailleurs les végétations carbonisées en houille, ou desséchées en tourbes combustibles. Sépultures antiques, débris de monuments, bronzes précieux, armes, médailles, statues, tout passait par ses mains.¹⁰

Pillages de tombes anciennes¹¹, les opérations « archéologiques » d'Omnivore se résument ainsi en une quête absolue du profit comme en témoignent d'ailleurs les inscriptions commerciales

¹⁰ *Ibid.*, p. 23.

¹¹ Marthe et Maurice se réveillent d'ailleurs en l'an trois mille dans une des tombes ouvertes par Omnivore.

qu'il porte sur son costume : nature et prix des produits, barème pour les calculs.¹²

C'est là un personnage peu attrayant, qui ne met pas dans d'excellentes dispositions pour considérer le progrès industriel. Mais Souvestre en rajoute encore, avec la rencontre, cette fois, d'un industriel, d'un propriétaire d'usine. C'est le passage d'ailleurs le plus frappant de l'ouvrage, au moment où Marthe et Maurice font la connaissance de M. Banqmann. Souvestre donne de cet homme - lui aussi député par ailleurs - une description assez terrible. Ainsi son usine rejette tant de fumée que celle-ci forme un dôme planant au-dessus des alentours, des roues gigantesques tournent à la hauteur des toits, il y a cent cheminées, des machines s'occupent de tout tandis que des hommes les huilent, les refroidissent, elles qui fonctionnent continuellement, tout cela employé pour fabriquer, seulement, des moules de bouton. Souvestre fait ici un parallèle entre cette usine qui offre une imitation artificielle de la vie, et la petite fabrique de l'oncle de Maurice. Fabrique baignée du bruit des métiers maniés par des jeunes filles, et dans laquelle se mêlaient rires et chansons. Banqmann avait méthodiquement ruiné ses concurrents, il avait ensuite augmenté allégrement le prix de ses produits et, du fait de ses accointances politiques, il avait obtenu du ministre qu'une loi oblige les fonctionnaires publics à porté trois boutons de plus à leur caleçon. Évidemment pour ne pas paraître mauvais, Banqmann fournissait gratuitement les hôpitaux en boutons, pour les bébés, les malades et les morts. Hôpitaux ne recevant les malades qu'après leur mort pour être sûrs qu'ils ne soient pas trop bien portants. Par ailleurs Banqmann façonne la société industrielle de demain. Ainsi, dans des loges, il place des couples,

12 À propos de la publicité dans *Le Monde tel qu'il sera*, nous renverrons à l'article de Françoise Sylvos, « Émile Souvestre ou la réclame telle qu'elle sera », in *Romantisme*, n° 155, janvier 2012, p. 71-89.

dont il récupère les enfants. D'après lui, c'est le bonheur parfait, car les femmes n'ont plus à faire la cuisine, à tenir le logis, l'entreprise s'en chargeant, et les hommes non plus à protéger leur famille et à se montrer prévoyants. Banqmann conclue ainsi : « De cette manière le travailleur reste sous notre tutelle, bien logé, bien nourri, bien vêtu, forcé d'être sage, et recevant le bonheur tout fait »¹³. Et pendant ce temps, les enfants sont façonnés, perfectionnés, croisés, pour finir par être ce que Souvestre décrit comme des « métis industriels »¹⁴. Là une race de forgerons, là une race de crieurs publics, tout en bouche et en poumons. Souvestre, ne faisant pas dans la demi-mesure, détaille là une femme, résistant lorsqu'on lui enlève son enfant, « une nature dépravée » d'après Banqmann, et décrit la maison de retraite, mouvoir où les ouvriers sont exploités jusqu'à leur mort, avant que leurs corps n'aboutissent sous le scalpel des apprentis médecins, car il n'est nul besoin de tombes, personne n'étant destiné à les pleurer.

Il y a là de nombreux échos à la doctrine saint-simonienne. Il est possible de s'en rendre compte par quelques comparaisons avec des éléments tirés du *Catéchisme des industriels*, publié par Saint-Simon à la fin de sa vie, en 1823, est qui est un excellent résumé de sa doctrine cultivée jusqu'alors dans de nombreux ouvrages théoriques. Ainsi dans ce petit volume, Saint-Simon écrit :

La classe industrielle doit occuper le premier rang. [...] Les autres classes doivent travailler pour elle, parce qu'elles sont ses créatures, et qu'elle entretient leur existence.¹⁵

Évidemment, il n'y a pas dans la pensée de Saint-Simon ce qu'en interprète Souvestre dans *Le Monde tel qu'il sera* : il n'y a pas

13 Souvestre Émile, *op. cit.*, p. 155.

14 *Ibid.*, p. 156.

15 Saint-Simon, *Catéchisme des industriels*, Paris, Imprimerie de Sétier, 1823, p. 2.

chez Saint-Simon cette pensée quasi esclavagiste, violente, qui ressort chez Souvestre, mais ce dernier, montre très clairement qu'entre un monde parfaitement hiérarchisé, organisé, fait pour fonctionner et produire, toujours dans le respect des valeurs d'égalité notamment, et un monde basé sur l'oppression, la domination, la barrière peut vite être franchie. Par ailleurs dans ce même catéchisme, Saint-Simon rejette l'insurrection, la révolte, et insiste sur le nécessaire besoin de passivité de la puissance industrielle¹⁶. Pour Saint-Simon, paix, tranquillité publique, sont nécessaires à l'industrie, et ne peuvent se faire qu'avec l'industrie. Là encore, Souvestre détourne négativement cette position, montrant un monde déshumanisé, dans lequel la révolte est réprimée par l'industrie, dans lequel toute velléité est comprimée parce que l'industriel a la mainmise sur la vie, et même la mort, de ceux qu'il emploie. Certes la tranquillité publique est assurée, mais certainement pas dans les modalités que proposait Saint-Simon.

L'avenir radieux à l'aube de la révolution industrielle, qu'envisageaient Saint-Simon et ses nombreux partisans, se transforme avec Souvestre en un avenir affreux, où la machine ne se contente pas de remplacer l'homme, mais où l'homme lui-même devient une sorte de machine. Il est conditionné pour un métier, il fait le métier pour lequel il a été conditionné, jusqu'à ce qu'il soit mis au rebut. D'ailleurs, il n'y a plus tant de différences, entre l'homme et la machine, car les machines ont, par exemple, un certificat d'état civil. Souvestre donne ainsi la description d'un acte de décès d'un sous-marin appelé « Dorade accélérée ». Il y a son lieu de naissance, l'Île du Noir, son âge, dix-huit mois, son coût, quatre cent mille francs, et la cause de sa mort : choc avec

16 « La tranquillité publique ne saurait être stable tant que les industriels les plus importants ne seront pas chargés de diriger l'administration de la fortune publique. [...] Les industriels les plus importants sont les plus intéressés au maintien de la tranquillité », *ibid.*, p. 4-5.

une baleine. Seuls quelques privilégiés orchestrent tout cela, à savoir les grands industriels appuyés par les ingénieurs et les scientifiques. Aussi, au-delà de l'image d'Épinal touchant l'industrie, entre fumées noirâtres, bruits et laideur, ce qui apparaît le plus critiquable pour Souvestre dans l'émergence d'un monde industrialisé, uniquement basé sur la classe industrielle dominante, c'est son impact sur l'homme. Tout ce que l'homme aurait dû trouver d'épanouissement et de paix, dans la prépondérance de l'industrie selon l'utopie saint-simonienne, relève du mirage ou du rêve cauchemardesque chez Souvestre.

Il convient à présent d'aborder la dimension politique du *Monde tel qu'il sera*.

C'est un point important, mais que Souvestre décrit presque en dernier dans son ouvrage, et il le fait dans un chapitre entièrement consacré à cette question. Ainsi la constitution des Intérêts-Unis¹⁷, repose, comme son nom l'indique, sur la seule notion d'intérêt. Il y a quatre pouvoirs qui s'exercent. Le premier c'est celui du président de la République, que Souvestre nomme « l'impeccable », car il ne peut ni bien ni mal faire. En fait il s'agit simplement d'un fauteuil vide au nom duquel sont prises toutes les décisions des ministres. Outre le fait qu'il y a ainsi une stabilité du pouvoir, l'avantage, c'est qu'il ne coûte pas cher non plus, nécessitant simplement un tapissier et une douzaine de clous pour être remis en état. Pas de personnel, juste une brosse et un plumeau, et il n'y a aucun risque de coup d'État. Ce président est doté du pouvoir exécutif.

Ensuite il y a la chambre des envoyés. C'est à la vérité la chambre des privilégiés, ceux qui dorment sur de bons lits et mangent bien, visant à défendre justement ces deux intérêts et

17 Il s'agit du grand pays unique et mondial dans lequel évoluent Marthe et Maurice.

empêcher ceux qui dorment sur de mauvais lits et mangent mal de bénéficier des mêmes avantages¹⁸. Ensuite il y a la chambre des valétudinaires. C'est celle des infirmes, aveugles, sourds, goutteux, car, pour siéger, de toute manière dit Souvestre, « l'entêtement et l'ignorance peuvent suffire »¹⁹. Enfin, la dernière chambre est celle des banquiers. Ce sont eux qui prêtent l'argent à l'État et tout est en gage auprès d'eux. Fleuves, mers, mines, transports, si bien qu'heureusement qu'il y a les autres pouvoirs, sinon ils seraient les vrais maîtres²⁰. Néanmoins, Souvestre n'en reste pas là, et apporte aussi une définition de l'homme politique du futur. Des personnages qui « heureusement ne croient pas plus ce qu'ils défendent que ce qu'ils attaquent »²¹. Les opinions sont, et il convient de citer l'auteur tant la phrase est explicite :

Des logements à loyer dont on déménage dès qu'on en trouve un meilleur. Aussi les luttes ont-elles plus d'apparence que de réalité : on se combat comme au théâtre, en ayant soin de ne pas se blesser, et seulement pour occuper la galerie. Nul ne porte de coups dangereux de peur d'en recevoir, les adversaires d'aujourd'hui seront nos alliés de demain.²²

Il y a encore le détail des élections. Les députés ne sont plus payés par le peuple et, selon un système clientéliste, c'est le député qui paye ses électeurs pour les inciter à voter pour lui. Ainsi la profession de foi du député Banqmann, indique des généralités : il veut le bonheur de tous, il ne s'est pas marié montrant son souci de la liberté, il fabrique des boutons de toute taille montrant son souci de l'égalité, il appelle les hommes « mes semblables » montrant

18 « Le législateur a, en effet, pensé que tout citoyen bien couché et bien nourri devait être un homme ami du bon ordre, c'est-à-dire, de sa table et de son lit, et qu'il avait nécessairement de lumières tout ce qu'il en fallait pour ne pas vouloir en donner une part aux consommateurs de paille et de pain noir », Souvestre Émile, *op. cit.*, p. 299.

19 *Ibid.*

20 « Ils seraient les maîtres de tout, si le fauteuil et les deux chambres n'étaient là », *ibid.*, p. 300.

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*

son souci de la fraternité. Puis, ensuite, il invite à dîner et au bal l'électeur lui ayant donné une voix, il remet mille francs en bière ou en actions pour les télégraphes aériens à ceux ayant réunis dix voix en sa faveur, ou encore, à ceux ayant réunis vingt voix, une rente à vie de deux litres de potage à la gélatine quotidien.

Il y a encore des séances d'assemblée dans ce monde de l'an trois mille, avec les chefs des partis politiques, dont le plus important est celui des équilibristes. Ils arrivent toujours à se maintenir quelque part en politique, ils sont aussi appelés conservateurs, car ils dépensent une ardeur surhumaine à conserver leurs places et leurs pensions. En face, il y a les aspirants, ceux qui aspirent à prendre les places des équilibristes, et au milieu les indépendants qui vont de gauche à droite pour bien montrer qu'ils ne suivent aucun chemin. Ensuite, il y a quelques petits partis aux marges, qui déplacent les majorités faisant qu'une chambre qui déclare quelque chose un jour, déclare l'inverse le lendemain, voire le jour même. Ainsi, Souvestre décrit une séance de vote de loi à l'assemblée. Tandis que les ministres souhaitaient voir disparaître les trois paires de gants des soldats, Banqmann défend l'idée d'accorder six paires de gants pour ces derniers. Après un discours éloquent, le premier article sur les six paires de gants est adopté par trois cent vingt-trois voix contre deux cent quatre-vingt-dix. Les ministres réagissent. Ils déclarent à M. Banqmann que les crochets étrangers qui font concurrence à ses boutons seront interdits, à un autre chef de parti qu'il sera nommé avocat, à un troisième qu'il sera nommé maréchal, à un quatrième que son neveu aura une perception et sa cousine un bureau de tabac. De ce fait, au vote définitif pour l'ensemble de la loi, il y a six cent onze voix contre, et deux voix pour.

La vision de la politique du futur est chez Souvestre ironique, drôle parfois, mais d'une causticité rare. Tout comme

pour la dimension industrielle qui était un moyen pour lui de dénoncer les risques de dérive de son temps, il s'attaque ici aux problématiques de corruption, de manque de conviction des politiques (la première moitié du XIX^e siècle est assez évocatrice de ce problème), et, républicain convaincu, il met aussi en avant les problématiques que peut poser ce système dans lequel chacun, ayant des intérêts privés, ne défend plus l'intérêt public. C'est encore une manière pour lui de critiquer le système saint-simonien, lequel justement envisageait le pouvoir entre les mains des banquiers et des industriels, lesquels sont les premiers à avoir des intérêts particuliers. Dans *Le Monde tel qu'il sera*, les industriels et hommes d'affaires ont tous un poste de député, Omnivore comme Banqmann par exemple. Là encore, Souvestre détourne les intentions louables de la vision saint-simonienne. En somme, puisque les industriels créent la richesse du pays, puisque ce sont eux qui sont les plus utiles à la société, qui donnent du travail aux gens, puisque ce sont théoriquement de bons administrateurs, ils devraient légitimement prendre le pouvoir par rapport aux autres classes décrites par Saint-Simon, à savoir les militaires, les législateurs et les fonctionnaires publics²³. Pour Saint-Simon, le pouvoir militaire est oppressif, il favorise la loi du plus fort, et les législateurs, comme les fonctionnaires d'ailleurs, n'ont aucune légitimité pour intervenir dans le cadre de l'entreprise, pour prélever l'impôt, dont Saint-Simon dénonce la hausse constante. Pour lui, l'industriel occuperait en plus gratuitement ses fonctions institutionnelles²⁴. Souvestre, pour sa part, oppose une vision moins idyllique : les industriels évidemment, et en particulier les plus puissants, utilisent leur pouvoir politique comme une arme

23 Auxquelles il convient d'ajouter les nobles et les rentiers.

24 « Les industriels se constitueront première classe de la société ; les industriels les plus importants se chargeront gratuitement de diriger l'administration de la fortune publique ». Saint-Simon, *op. cit.*, p. 38.

économique, comme un moyen de pression. L'exemple de la séance avec Banqmman est très explicite de ce point de vue.

Il y a enfin un troisième aspect tout à fait révélateur de l'opposition entre Souvestre et la doctrine saint-simonienne : c'est celui du cosmopolitisme.

C'est là un terme complexe à analyser, car il revêt plusieurs interprétations. L'homme cosmopolite pour certains, c'est celui qui est capable de toucher à l'universalité, tout en conservant ce qui fait sa nature propre, sa singularité. C'est l'homme du monde qui garde son identité. Mais c'est un terme qui, pour d'autres, évoque plutôt l'homme déraciné, qui n'a plus ni famille ni patrie, car il n'a plus, en quelque sorte, de cercle référent. L'homme cosmopolite serait alors à la fois de partout et de nulle part. En 1832 déjà, Guillaume Moens dans sa *Réfutation de la doctrine de Saint-Simon* pointait du doigt cet aspect de la doctrine saint-simonienne :

Un point essentiel de la doctrine saint-simonienne consiste à faire de toutes les familles, et de toutes les nations de l'univers un seul corps social, une association universelle, compacte et indivise ; association, où tous les droits privés cesseront ; où les intérêts se confondront ; où les affections particulières se fondront dans l'affection de l'ensemble. L'homme n'aura plus de famille ni de patrie ; son amour sera cosmopolite.²⁵

Durkheim, grand admirateur de Saint-Simon, ne disait pas l'inverse dans les années 20, considérant que, par définition, le rêve industriel saint-simonien ne pouvait s'envisager qu'à une vaste échelle. Il écrit : « La réalisation de la société industrielle

25 Moens Guillaume (abbé), *Revue du Saint-simonisme ou réfutation de la doctrine de Saint-Simon*, Liège, Imprimerie de Jeunehomme frères, 1832, p. 186.

suppose la création d'une société plus vaste, tant au plan temporel que spirituel, bref l'établissement d'un concert européen ». ²⁶

Souvestre, lui, est radicalement anti-cosmopolite. Un anti-cosmopolitisme qui vient notamment de son attachement à la Bretagne, bien conscient de la vision particulièrement négative qu'avait alors l'identité bretonne, et plus largement les identités régionales, dans l'état français centralisé. Ainsi il rapportait le cas de ces voyageurs qui cherchaient en Bretagne des traces « vivantes » du Moyen-âge, comme si la Bretagne était un pays arriéré et barbare. ²⁷

Il était dubitatif sur la possibilité de coexistence entre les traditions bretonnes, sa langue en particulier, et la France de Paris où Souvestre cherchait, assez vainement, à amener sa culture régionale *via* ses écrits. Néanmoins sa considération anti-cosmopolite lui vient aussi de ses études sur la colonisation des Amériques par les Espagnols, puisqu'il avait en effet consacré son temps à une étude sur Barthélémy de las Casas²⁸, célèbre missionnaire espagnol qui avait pris la défense des Indiens d'Amérique. Et pour lui, cette rencontre entre deux civilisations que tout oppose est exactement ce à quoi mène la confrontation de deux cultures dont l'une se jugera toujours supérieure à l'autre. Il est intéressant de souligner que c'est d'ailleurs par son engagement contre le cosmopolitisme qu'il s'engagea contre l'esclavage en

26 Marcel Fournier rapporte cette citation tirée du *Socialisme dans Émile Durkheim : 1858-1917*, Paris, Arthème Fayard, 2007, Non paginé (note 119). Il la commente ainsi : « Durkheim met ainsi en évidence la dimension internationaliste et cosmopolite de la pensée saint-simonienne ».

27 Bärbel Plötner, « Enjeux et risques du contact des "races" chez Souvestre », dans Moussa Sarga (textes réunis et présentés par), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII-XIX^e siècles)*. Actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000), Paris, L'Harmattan, 2003, p. 269.

28 Cette étude s'inscrivait dans une suite d'articles publiés dans la *Revue de Paris* entre 1842 et 1844 et est consacrée à l'histoire des colonies françaises aux Amériques.

1848. À ses yeux, le cosmopolitisme n'était rien d'autre qu'une énième utopie.

Dans *Le Monde tel qu'il sera*, il aborde la question du cosmopolitisme. D'abord il n'y a plus qu'un seul grand état mondial. Ensuite, la société est totalement métissée. Son héros voit ainsi dans la physionomie des hommes des origines mongoles, américaines, malaises, caucasiennes, et conclut : « Ce mélange de types était la conséquence naturelle des progrès des lumières »²⁹. Le terme « conséquence » révèle indéniablement que Souvestre ne marche pas dans les pas de Saint-Simon. Mais, plus loin, il fait une comparaison encore plus appuyée, puisqu'il compare cette mixité à un terrain laissé en jachère où toutes les plantes se mélangent, mais au milieu desquelles une ou deux finiront par étouffer les autres. Pour lui, l'utopie de la « fraternité générale » devient la contre-utopie de la « laideur universelle ».³⁰

L'autre passage où il évoque le cosmopolitisme est lorsqu'il s'intéresse au port de Sans-Pair, la capitale du pays mondial. Il écrit ainsi qu'il y avait plein de bateaux qui « traversaient les mers, remontaient les fleuves, pour porter aux peuplades les plus reculées les bienfaits du vaudeville, ou les enseignements de l'opéra-comique »³¹. Il y a là encore beaucoup d'ironie par rapport, justement, à cette confrontation des peuples que définissait Souvestre, considérant qu'une société se réclamant comme « cultivée » ne pouvait que vouloir s'implanter sur des territoires qu'elle considérait comme « non cultivés ». Il y a là, évidemment, une pique directement adressée à Prosper Enfantin,

29 Souvestre Émile, *op. cit.*, p. 73.

30 « Tout les sangs s'étaient mêlés. Mais, comme dans une terre abandonnée à elle-même, où les plantes les moins précieuses ne tardent pas à tout envahir, les races les plus déshéritées avaient fini par prévaloir dans les générations successives, et la fraternité générale avait amené la laideur universelle », *ibid.*

31 *Ibid.*, p 103.

grand saint-simonien et prosélyte très actif de cette doctrine, qui se rendit en Orient pour le réconcilier notamment avec l'Occident dans une sorte de paix universelle.

Souvestre pointe aussi du doigt l'inanité des échanges économiques comme garantie d'un monde cosmopolite. Il décrit en effet comment, à Sans-Pair, les Chinois amenaient leur plomb et l'étain, les Espagnols leur mercure, les Siciliens leur soufre, les Américains leur or, les Anglais leur charbon, les Africains leur bitume, les peuples du Nord leur fer et leur platine, mais comment finalement, tous ces peuples n'étaient reliés par aucune association fraternelle. Tous ces échanges économiques avaient, selon Souvestre, déconnecté les hommes de leurs villes, de leurs foyers, de leurs patries, sans pour autant leur faire adopter la patrie de l'autre, en l'occurrence celle de Sans-Pair.

Ce troisième point est probablement essentiel pour comprendre toute la profondeur de la rupture entre la pensée saint-simonienne et celle de Souvestre que l'on trouve dans *Le Monde tel qu'il sera*.

Beaucoup d'autres aspects auraient mérité d'être ici approfondis. Notamment la question de la spiritualité, autre notion qui traverse l'ouvrage de Souvestre, et qui préside à sa conclusion. Pour ce dernier en effet, l'échappatoire qu'il évoque dans son épilogue est liée à un nécessaire retour à des valeurs morales dépassant le cadre utilitaire et productiviste. *Le Monde tel qu'il sera* ne se place pas dans une inexorable fatalité par rapport à ce qu'il décrit. Pour autant, l'ouverture est assez ténue puisqu'elle passe pour l'auteur par un revers de la nature qui ramènerait dans l'esprit de l'homme la conscience de sa faiblesse et une pensée

« réenchantée » au sens divin, mais, plus largement, au sens spirituel.³²

Il est important de souligner que Souvestre s'inscrit plus largement au XIX^e siècle, dans une dynamique anti-utopique et dystopique remettant en cause la course à la perfectibilité absolue. Course qui passe souvent par la technologie et par la mise en œuvre de doctrines sociales nouvelles, et qu'avait déjà, sous l'angle de la satire, évoquée Charles Nodier dans *Hurlublu* en 1833³³. Si anticipation il y a en effet dans *Le Monde tel qu'il sera*, il est certain que Souvestre cherche avant tout à jeter un regard sur sa propre société, qui est aux prémices de ce que sera aux yeux de l'auteur, l'an 3000, avec cette dominance croissante de l'industrie, cette volonté d'universalité qui pointe dans la pensée de certains théoriciens de son temps, et cet embourgeoisement de la classe au pouvoir, plus soucieuse de ses propres intérêts que des intérêts publics. Tout ce que pour lui le saint-simonisme contribue à affirmer, ou contribuerait à affirmer si ses théories étaient détournées de leurs intentions premières, dans un but utopiste, par définition inatteignable.

Bibliographie

BRAGA Corin, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », in *Metabasis, philosophie et communication*, n° 2, septembre 2006, p. 1-34.

- 32 La conclusion est tout à fait assimilable au Déluge biblique où Dieu intervient, déchaînant les éléments contre l'humanité, et l'ouvrage se conclue ainsi : « Paix aux hommes de bonne volonté. C'est pour eux que l'humanité renaîtra, et que le monde sortira de ses ruines », *ibid.*, p. 322.
- 33 Sous-titré d'ailleurs « *Histoire progressive* », référence plus ou moins avouée au progressisme vanté notamment par le saint-simonisme.

- BRAGA Corin, *De l'Utopie à la contre-utopie aux XVI^e-XIX^e siècles*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de Jean-Jacques Wunenburger, Lyon III, 2008.
- MOENS Guillaume (abbé), *Revue du Saint-simonisme ou réfutation de la doctrine de Saint-Simon*, Liège, Imprimerie de Jeunehomme frères, 1832.
- MOUSSA Sarga (textes réunis et présentés par), *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles)*. Actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000), Paris, L'Harmattan, 2003.
- MOYLAN Tom, *Scraps of the Untainted Sky : Science Fiction, Utopia, Dystopia*, Boulder (Etats-Unis), Westview Press, 2000.
- PLÖTNER Bärbel, *Redécouvrir Émile Souvestre, années de jeunesse : 1806-1837*, Morlaix, Skol Vreizh, 2013.
- PLÖTNER Bärbel [dir.], Blanchard, Nelly [dir.], *Émile Souvestre : écrivain breton porté par l'utopie sociale*. Actes de colloque, Morlaix, 3-4 février 2006, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2007.
- RÉGNIER Philippe [dir.], *Études saint-simoniennes*, Lyon, PUL, 2002.
- SAINT-SIMON Claude-Henri (de), *Catéchisme des industriels*, 3 volumes, Paris, Imprimerie de Sétier, 1823-1824.
- SOUVESTRE Émile, *Le Monde tel qu'il sera*, Paris, W. Coquebert, 1846
- SYLVOS Françoise, « Émile Souvestre ou la réclame telle qu'elle sera », in *Romantisme*, n° 155, janvier 2012, p. 71-89.
- TROUSSON Raymond, *D'Utopie et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998.

TROUSSON Raymond, *Sciences, techniques et utopies : du paradis à l'enfer*, Paris, L'Harmattan, 2003.

YACINE Jean-Luc, *La Question sociale chez Saint-Simon*, Paris, L'Harmattan, 2001.

2015

n°1



Pensées vives

1 - façons de penser l'avenir

Numéro coordonné par
Karen Vergnol-Remont, Marlène Barroso, Fatma Bouattour
Frédéric Clamens-Nanni, Julie Crohas Commans

Au sommaire de ce numéro :

Façons de penser l'avenir : « La guerre de Troie n'aura pas lieu »
Florence Laporte

La liberté du sacrifice
Sur la philosophie de l'histoire chez J. G. Fichte
Tomoaki Tachibana

Le Monde tel qu'il sera d'Émile Souvestre
anticipation et saint-simonisme
Alexandre Page

La vision de l'avenir dans les contes fantastiques du XIX^e siècle :
un mirage inaccessible
Karen Vergnol-Rémont

La théorie post-coloniale et la prospective de l'identité
Caroline Kalangi

